

À la recherche des grands yeux d'Europe

Luigi Spina

Abstract

Starting from the new fifty-euro banknote, which shows a little portrait of Europe, I'll trace the presence of the young girl's wide eyes – this being the meaning of her name - inside the tales of Europe's rape by Zeus-bull, in order to discover if this speaking name is meaningful to the myth.

Keywords

Regard/regards, Moschus, *ekphrasis*, Apulée, Chaperon Rouge.

On a décidé, enfin (Fig. 1) :

Le nouveau billet de 50 euros est arrivé dans nos banques le 4 avril [*scil.* 2017]. Il garde une forte ressemblance avec l'ancienne version, et l'échange se fera en douceur. Parmi les innovations, un portrait en lucarne d'Europe, la princesse phénicienne de la mythologie grecque.

Ainsi les médias expliquent que la nouvelle série a été appelée Europe, car elle inclut deux caractéristiques de sécurité dans le portrait de la princesse phénicienne de la mythologie grecque. Cette princesse - j'ajouterais - portait, bien sûr, dans son nom la grandeur de ses yeux (ou de son visage) et elle a donné le nom à notre présent géographique et politique, mais sa sécurité de jeune fille, qui jouait avec ses compagnes sur la plage de Sidon, fut violée par Zeus transformé en taureau.

Un paradoxe, on pourrait dire, si les grands, larges yeux d'Europe ne furent pas capables de prévenir le danger, encore que ce fût un danger d'origine divine.

Dans mon intervention, donc, je voudrais aller à la recherche des grands yeux d'Europe, c'est-à-dire du rapport entre la narration, ou, mieux, *les* narrations mythiques et

ce nom parlant,¹ afin de vérifier si cette caractéristique physique a eu jamais une fonction diégétique.

Dans son récent volume sur le mythe d'Europe, Konrad Heldmann² analyse les différentes versions et propose de lire l'histoire d'Europe et de Zeus-taureau dans la perspective du rapt en vue du mariage et de la procréation.

Quant à l'iconographie d'Europe, que nous pouvons analyser dans les volumes 4.1 (images) et 4.2 (article et Catalogue commenté correspondants, par Martin Robertson) du *Lexicon Iconographique de la Mythologie Classique* (1988),³ il s'agit de 94 illustrations (sur 226 objets d'art décrits), dont la majorité présente Europe de profile, très souvent sur le dos du taureau, sans aucune caractérisation du visage ou des yeux en relation aux autres personnages. Dans le commentaire du Catalogue, d'ailleurs, on ne trouve pas des références de ce genre.

Il faut, alors, avoir recours aux écrivains, aux poètes et aux mythographes, qui connaissaient bien la façon d'imaginer et de décrire - pour faire voir leurs imaginations à l'auditoire et aux lecteurs – grâce à l'*enargeia/evidentia*.

Le premier regard que nous lisons dans l'histoire mythique d'Europe est, en réalité, le regard de Zeus, dans *Le Catalogue des Femmes* d'Hésiode, fr. 140 M.-W. transmis par le scholion D à l'*Iliade* homérique 12.397 : Εὐρώπην τὴν Φοίνικος Ζεὺς θεασάμενος. Un regard aoristique, un coup de foudre - et pour Zeus on le peut dire justement - tandis que, dans l'autre fragment du *Catalogue* qui concerne Europe (141 M.-W. ; Papyrus d'Oxyrhinque 1358), la jeune fille est caractérisé par deux épithètes, certes, physiques, mais pas relatives au visage: τανίσφυρος, aux chevilles fines, et καλλίκομος, à la belle chevelure.

Pour trouver (ou retrouver) le regard d'Europe il faut lire la composition poétique la plus étendue qui la concerne (166 hexamètres) : l'épyllion de Moschus consacré et intitulé à la jeune phénicienne. Moschus était un poète Syracusain de la deuxième moitié du deuxième siècle av. J-C., nourri de grammaire et d'érudition, qui connaissait bien l'art de la description, des détails dont on peut enrichir un mythe.

Ainsi, il ouvre son épyllion avec un regard particulier d'Europe. Elle dort, pendant la dernière partie de la nuit, et Aphrodite lui envoie un rêve.

Comme s'elle était éveillée, Europe, voit deux femmes qui combattent entre elles pour l'enlever. La femme qui la gagne (tandis que l'autre femme disait être sa mère) déclare

que ἐκ Διὸς αἰγιόχου γέρας ἔμμεναι Εὐρώπειαν (que, de par la volonté de Zeus porteur d'égide, il était décidé qu'Europe lui appartenait, 15, trad. P.-E. Legrand, 1967). Soudain, la vision s'interrompt, car Europe se réveille pleine d'angoisse. Pourtant, le réveil ne l'aide pas, car les deux femmes semblent être encore là, devant ses yeux ouverts (πεπταμένοισιν ἐν ὄμμασιν, 19). Moschus a traduit dans l'image d'un réveil angoissé, avec le détail des yeux ouverts, le destin qu'Europe porte dans son nom : de voir, de regarder, et de ne rien pouvoir faire pour éviter un destin que les autres (un dieu) lui ont fixé. On le pourrait dire avec les mots de Michael Paschalis :⁴

The phrase πεπταμένοισιν ἐν ὄμμασιν ('before her wide open eyes') evokes in combination the assumed components of the name Εὐρώπεια. In other words, the phrase is a semantic equivalent of Εὐρώπεια.

Voir loin ou regarder de loin: voici le regard du voyageur, qui est habitué à mesurer, à évaluer les distances, en se demandant où il va arriver.

Avec cette précieuse remarque nous pouvons continuer la lecture de Moschus.

Europe, encore bouleversée par le rêve, même si la figure de la femme qui l'a prise en rêve reste dans ses yeux, adresse son regard à sa réalité, à sa vie quotidienne : elle va à la recherche de ses compagnes pour retourner aux activités bien aimées : le jeu, la danse, les fleurs à recueillir.

À ce moment, peut-être pour donner une pause à la tension narrative, Moschus attire notre regard (et, bien sûr, le regard d'Europe et de ses compagnes) sur un objet artistique qui a la même fonction diégétique que le bouclier d'Achille dans le livre 18 de l'*Iliade* (478 et s.). Il s'agit ici d'un χρύσεος τάλαρος, μέγα θαῦμα (une corbeille d'or magnifique, admirable merveille, 37-38), dont l'artisan divin est, en effet, le même, Hephestus.

Europe, sans le savoir, montre son destin dans ses mains, car sur la corbeille on a historié une histoire mythique : celle de Iò, fille d'Inachus, une des jeunes filles aimées par Zeus, transformée en vache pour éviter la vengeance de Héra.

Le regard suivant, en fait, est le regard de Zeus, un regard contraint, on pourrait dire, pas seulement par les flèches d'Aphrodite, mais aussi parce que Europe se distinguait de ses compagnes justement comme Aphrodite parmi les Grâces.

Le taureau-Zeus est un spectacle doux à regarder, mais, on le sait, la douceur peut souvent masquer un danger.

Quand le taureau-Zeus commence sa course rapide et fatale vers la mer, le premier regard d'Europe est en arrière, vers les compagnes, vers son passé, qu'elle va abandonner pour toujours.

Mais il s'agit seulement d'un moment. Le paysage marin avec poissons, dauphins et Néréides qui s'ouvre aux yeux d'Europe, plastiquement assise sur le dos du taureau, ne manque pas d'une bande son, les flûtes des Tritons.

Nous savons que c'est Europe qui regarde ce spectacle et qui semble le décrire aux lecteurs de Moschus.

Elle n'a pas encore essayé de se libérer, de crier, elle a seulement invoqué, au début de la course, ses compagnes, en vain.

Maintenant, loin de la terre, loin de sa patrie, maintenant qu'on ne voit pas ni la plage ni le mont, Europe, ἀμφί ἐ παπτήνασα (promenant autour d'elle ses regards, 134), se décide à parler au taureau. Elle invoque la bête, qu'elle soupçonne d'être un dieu, et Poséidon aussi. Zeus-taureau se révèle, enfin, en indiquant à la jeune fille la destination, Crète, le projet de maternité et le destin de pouvoir des fils d'Europe et de Zeus.

Pendant les scènes finales d'un film, souvent avant le générique de fin, on a des renseignements sur le destin des personnages, surtout quand il s'agit d'une histoire romancée. Bien, je dirais que Moschus concentre dans les cinq verses finaux, avec une accélération remarquable, l'entière histoire d'Europe (162-168):

ἽΩς φάτο· καὶ τετέλεστο τά περ φάτο. φαίνετο μὲν δὴ
Κρήτη, Ζεὺς δὲ πάλιν σφετέρην ἀνελάζετο μορφήν
λῦσε δὲ οἱ μήτηρ, καὶ οἱ λέχος ἔντυον ἼΩραι.
ἦ δὲ πάρος κούρη Ζηνὸς γένετ' αὐτίκα νύμφη,
καὶ Κρονίδη τέκε τέκνα καὶ αὐτίκα γίνετο μήτηρ.⁵

Maintenant, il faut revénir, pour un moment encore, à l'iconographie, car nous n'avons pas seulement le Catalogue du *LIMC*. Nous pouvons aussi avoir recours à la description d'un tableau - appelée techniquement *ékphrasis* - au début du *Roman de Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius, II-III siècle; nous trouverons une autre *ékphrasis* à propos d'Europe dans le livre 6 des *Métamorphoses* d'Ovide.

Visitant le reste de la ville (Sidon) et regardant les offrandes, je vis - dit-il l'auteur, Achille Tatius - un tableau consacré figurant à la fois la terre et la mer : c'était la représentation d'Europe.

Au milieu de la mer, et du tableau, voici Europe et le taureau (1,10) :

ἡ παρθένος μέσοις ἐπεκάθητο τοῖς νότοις τοῦ βοός, οὐ περιβάδην, ἀλλὰ κατὰ πλευράν, ἐπὶ δεξιὰ συμβᾶσα τὸ πόδε (La jeune fille était assise au milieu du dos, non pas à califourchon, mais de côté; les deux pieds côte à côte sur la droite, trad. J.-P. Garnaud, 1991).

Il y a, dans la traduction de Garnaud, des yeux grands ouverts (τοὺς ὀφθαλμοὺς ἀνοίξασαι), mais ce sont les yeux des compagnes d'Europe, qui regardent en direction de la mer.

L'aimable Europe ne montre pas son visage, et Achille Tatius, d'ailleurs, est très attentif à en scruter le corps, plutôt que les yeux.⁶

Nous pouvons passer, alors, au côté latin de l'histoire d'Europe, c'est-à-dire à la façon latine de raconter, pas nécessairement semblable à celle grecque. Les poètes sont Horace et Ovide.

Voici la différence la plus structurale : le mythe d'Europe se trouve inséré dans d'autres narrations ou thèmes, il n'y a pas une focalisation (ou thématization) spécifique.

Pour Horace (*Carm.* 3.27.25-75), l'histoire d'Europe s'offre en *exemplum* mythique pour la départ de Galatée : la nécessité de présages favorables pour le voyage des gens qu'on aime autorise la comparaison (*sic et Europe*, 25) avec le voyage et l'aventure d'Europe. Horace suggère un long monologue 'inédit' de la jeune fille phénicienne, une invocation à son père et puis à quelque dieu (*O deorum / siquis haec audis*, 50-51) en s'accusant d'avoir quitté sa famille et en désirant la mort. La scène se présente dramatique, car Europe imagine aussi les mots du père, qui répondrait de loin en la reprochant et en l'invitant à choisir une des trois façons canoniques de se suicider dans l'antiquité : se pendre ou se jeter dans l'abîme (il manque, il faut le remarquer, le poignant). Mais, dans les verses finales, Horace découvre, quasiment avec un mouvement de caméra, une partie de la scène cachée jusqu'à ce moment (66-76) :

Aderat querenti
perfidum ridens Venus et remisso
filius arcu.

Mox, ubi lusit satis: 'Abstineto'
 dixit 'irarum calidaeque rixae, 70
 cum tibi invisus laceranda reddet
 cornua taurus.
 Uxor invicti Iovis esse nescis.
 Mitte singultus, bene ferre magnam
 disce fortunam; tua sectus orbis 75
 nomina ducet'.⁷

Pour Ovide, quant à lui, l'histoire d'Europe commence, on dirait, en direct après que Mercure a puni le langage et le cœur sacrilège de Aglaure, fille de Cécrops (*Met.* 2.836-875 et 3.1-5). Jupiter convoque le petit fils d'Atlas pour l'envoyer vers le pays de Sidon, sans expliquer la cause de la mission, son désir de posséder une jeune fille. Nous connaissons déjà la séquence : Jupiter transformé en taureau, Europe qui quitte les compagnes, l'enlèvement et la course sur la mer, mais on ne parle pas de l'île de Crète. Chez Ovide, les grands yeux d'Europe, dont le nom - ceci est remarquable - n'est jamais présent dans les vers, expriment la merveille : *miratur Agenore nata, / quod tam formosus, quod proelia nulla minetur* (la merveille / de voir un animal si beau et qui n'a pas l'air de chercher les combats, 858-859, trad. G. Lafaye, 1961.), mais puis, désormais de loin, *pavet / haec litusque ablata relictum respicit* (effrayés, se retournent vers la plage d'où le taureau l'a enlevée, 873-874).

Nous avons déjà parlé d'une *ekphrasis* d'Europe chez Ovide : dans le livre 6, à propos de la compétition entre Minerve et Arachné sur l'art de travailler la laine, Europe est figurée (et nommée pour la première fois) par la Méonienne (c'est-à-dire par Arachné), vers 103-107:

Maeonis elusam designat imagine tauri
 Europam: verum taurum, freta vera putares;
 ipsa videbatur terras spectare relictas
 et comites clamare suas tactumque vereri
 adsilientis aquae timidisque reducere plantas.⁸

Ovide retourne sur Europe dans les *Fastes*, livre 5.603-618. On parle, ici, de la constellation du Taureau, dont existe une *fabula nota* (604), et la description d'Europe est

canonique (609-610) : *aura sinus implet, flavos movet aura capillos: / Sidoni, sic fueras aspicienda Iovi* (La brise gonfle le plis de sa robe, la brise fait flotter ses cheveux blondes. / Fille de Sidon, c'est ainsi que tu devais attirer les regards de Jupiter, trad. R. Schilling, 1993).⁹

On le pourrait bien dire : une histoire de regards croisés, regards d'émerveillement et de peur, regards de désir et de pouvoir. Regards que nous retrouvons - et je les voudrais citer en passant - dans les longues variations sur le thème de Lucien (*Dialogues marins* 15, *Zéphyr et Notus*, trad. sous la dir. de Caroline Carrat) et de Nonnos de Panopolis (*Dionysiaques* I 45-139; 344-360, trad. F. Vian, 1976). Dans les deux textes, pourtant différents, nous lisons la célébration de l'extraordinaire cortège, poussé par une brise nuptiale, tandis que la jeune fille, ἐρυθριῶσαν καὶ κάτω ὀρῶσαν (rougissante et baissant les yeux, 15.4) chez Lucien, chez Nonnos καὶ βοὸς ἀφλοίσβοιο κυβερνήτειρα πορείης / κούρη φόρτος ἔην καὶ ναυτίλος (gouvernant le bœuf dans sa course sur le flots / silencieux, est à la fois son pilote et son cargaison, 89-90).

Nous sommes arrivés, avec les poètes latins, à l'âge impérial, quand l'expansion militaire des Romains sur les continents a une valeur bien précise ; nous devons, donc, retourner au rapport entre le nom de la jeune fille phénicienne et le nom du continent Europe, et conclure avec le problème des regards - je voudrais hasarder - des citoyens européens, car c'est toujours *de nobis que fabula narratur*.

Quand Hérodote arrive, dans le livre 4 des *Histoires*, à parler des trois parties du monde connu, qui portent trois noms de femme, Libye, Asie et Europe, il affirme clairement (45):

Ἡ δὲ δὴ Εὐρώπη οὔτε εἰ περίρρυτός ἐστι γινώσκειται πρὸς οὐδαμῶν ἀνθρώπων, οὔτε ὀκόθεν τὸ οὖνομα ἔλαβε τοῦτο, οὔτε ὅστις οἶῆν ὁ θέμενος φαίνεται, εἰ μὴ ἀπὸ τῆς Τυρίας φήσομεν· Εὐρώπης λαβεῖν τὸ οὖνομα τὴν χώραν· πρότερον δὲ ἦν ἄρα ἀνώνυμος ὡσπερ αἱ ἕτεραι. Ἄλλ' αὕτη γε ἐκ τῆς Ἀσίας τε φαίνεται εἰς οὐδασα καὶ οὐκ ἀπικομένη ἐς τὴν γῆν ταύτην ἥτις ὑπὸ Ἑλλήνων Εὐρώπη καλεῖται, ἀλλ' ὅσον ἐκ Φοινίκης ἐς Κρήτην, ἐκ Κρήτης δὲ ἐς Λυκίην. Ταῦτα μὲν νυν ἐπὶ τοσοῦτο εἰρήσθω· τοῖσι γὰρ νομιζομένοισι αὐτῶν χρῆσόμεθα.¹⁰

Si nous, d'ailleurs, comparons ce passage avec des textes latins de différentes époques, par exemple, de Varron (*La langue latine* 5.5.31-32) ou d'Isidore (*Étymologies* 14.4), nous ne trouvons pas les doutes ou les précautions d'Hérodote : histoire et mythe, nom mythique et dénomination historique se situent au même niveau.¹¹

Il faut remarquer, pourtant, que Pline l'Ancien (*Histoire naturelle* 12.11) montre un scepticisme hérodotéen quand il raconte :

Est Gortynae in insula Creta iuxta fontem platanus una insignis utriusque linguae monimentis, numquam folia dimittens, statimque ei Graeciae fabulositas superfuit Iovem sub ea cum Europa concubuisse, ceu veronalia eiusdem generis esset in Cypro.¹²

Certes, il est devenu plus difficile de croire aux mythes, et pourtant Apulée de Madaure, dans les *Métamorphoses*, nous à appris un mécanisme logique-rhétorique : «si *a*, alors *b*», très utile pour récupérer une vérité même à partir des événements incroyables. Dans le livre 6, la jeune fille enlevée par des voleurs, qui vient d'écouter le récit d'Amour et Psyché, tente de fuir avec l'aide de Lucius l'âne. Elle se propose de célébrer son aventure avec un tableau qui représentera sa fuite à dos d'un âne, en lui promettant (6.29) :

Et iam credemus exemplo tuae veritatis et Phrixum arieti supernatasse et Arionem delphinum gubernasse et Europam tauro supercubasse. Quodsi vere Iupiter mugivit in bove, potest in asino meo latere aliqui vel vultus hominis vel facies deorum.¹³

Et les yeux? Les grands yeux, vous pourriez me demander?

Si nous avions été dans une fable, par exemple dans le petit Chaperon Rouge (Fig. 2), la question aurait été facile : « Oh! grand-mère, comme tu as de grands yeux! ».

« C'est pour mieux te voir! aurait répondu la fausse grand-mère ».

Mais nous sommes dans un mythe, le mythe d'Europe, dont les grands yeux servirent pour voir de loin, pour voir son voyage, pour voir son destin.

Et donc, pour conclure, nous pouvons souhaiter que les citoyens, ainsi que les gouvernants d'Europe, aient des grands yeux pour voir loin, pour envisager des justes projets, pour projeter un digne destin (Fig. 3). En bref : pour conduire le taureau.

¹ Milani 1986 ; Paschalis 2003 ; Spina 2008.

² Heldmann 2016.

³ *LIMC* 4.1, 76-92 ; 4.2, 32-48.

⁴ Paschalis 2003, 155.

⁵ Il dit ; et ce qu'il avait dit était chose accomplie. Déjà apparaissait / la Crète ; par un nouveau changement, Zeus reprenait sa figure ; / il détacha la ceinture d'Europé ; les Heures lui préparaient une couche ; / elle, qui était vierge auparavant, sans tarder devint l'épouse de Zeus ; / sans tarder, elle conçut des enfants du fils de Cronos, et devint mère.

⁶ Doody 2009, 230 et s. , 266.

⁷ Ainsi se lamentait, / mais à côté d'elle se tenaient Vénus, souriant malignement, / et son fils, l'arc détendu. / Puis, quand la déesse se fut assez divertie: « Trêve, dit-elle, / de colères et de bouillantes querelles, / quand l'odieux taureau viendra te donner ses cornes à déchirer. / Tu es, sans le savoir, femme, de l'invincible Jupiter. / Laisse là les sanglots, apprends à bien porter / une haute fortune : une part du globe / recevra ton nom » (trad. F. Villeneuve, 1954).

⁸ La Méonienne représente, trompée par l'image d'un taureau, / Europe : on aurait dit un vrai taureau et de vrais flots. / La jeune fille avait l'air de regarder les terres qu'elle quittait, / d'appeler à grands cris ses / compagnes et de redouter le contact / de l'eau qui l'assaillait, car elle relevait peureusement les pieds. (Trad. A.-M. Boxus et J. Poucet, 2006)

⁹ On peut lire aussi: Manilius, 4.681-695

¹⁰ Pour l'Europe, de même que nul ne sait si elle est tout entourée d'eau, on est sans lumière sur l'origine de son nom et sur celui qui le lui imposa, à moins de dire que le pays reçut se nom de la Tyrienne Europé ; elle aurait en ce cas été auparavant anonyme, comme les autres parties du monde. Mais il est certain que cette Europé était originaire d'Asie, et qu'elle ne vint jamais dans ce pays que le Grecs appellent présentement Europe ; elle vint seulement de Phénicie en Crète, et de Crète alla en Lycie. En voilà assez-là dessus ; car, en cette matière, nous suivrons l'usage consacré (trad. Ph.-E. Legrand, 1946).

¹¹ Longo 2010.

¹² A Gortyne, dans l'île de Crète, il existe près d'une fontaine un platane célèbre dans nos deux littératures : il ne perd jamais ses feuilles ; et aussitôt la fable grecque s'en est emparée : c'est sous cet arbre, dit la légende, que Jupiter se serait uni à Europe. Comme s'il n'y avait un autre platane de même espèce a Chypre (trad. A. Ernout, 1949).

¹³ Nous croirons désormais, sur la réalité de ton exemple, que Phrixus a passé les eaux sur un bélier, qu'Arion a piloté un dauphin et qu'Europe s'est couchée sur le dos d'un taureau. Et si vraiment Jupiter a mugé sous l'aspect d'un bête à cornes, il se peut que dans mon âne se cache le visage d'un homme ou la figure d'un dieu (trad. P. Vallette 1946).

Bibliographie

M. Doody (2009), *La vera storia del romanzo*, Palermo : Sellerio (*The True Story of the Novel*, 1996).

K. Heldmann (2016), *Europa und der Stier oder der Brautraub des Zeus: Die Entführung Europas in den Darstellungen der griechischen und römischen Antike*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht (Hypomnemata, 204).

O. Longo (2010), « L'idea di Europa nel mondo antico », dans O. Longo, *Società e cultura del mondo antico. Nuovi percorsi*, Padova: il Poligrafo, p. 21-33.

C. Milani (1986), « Note etimologiche su Εὐρώπη », dans M. Sordi (éd), *L'Europa nel mondo antico*, Milano: Vita e Pensiero (Contributi dell'Istituto di Storia Antica, 12), p. 3-11.

M. Paschalis (2003), « Etymology and enargeia: Re-reading Moschus' *Europa* (vis-à-vis Hor. C. 3,27) », dans C. Nifadopoulos (ed.), *Etymologia. Studies in Ancient Etymology*, Münster: Nodus, p. 153-163.

L. Spina (2008), « Il ratto d'Europa », dans *Catalogo della mostra Anima dell'Acqua*, Roma: L'Erma di Bretschneider, p. 248-257; 415.

Figures

Fig. 1



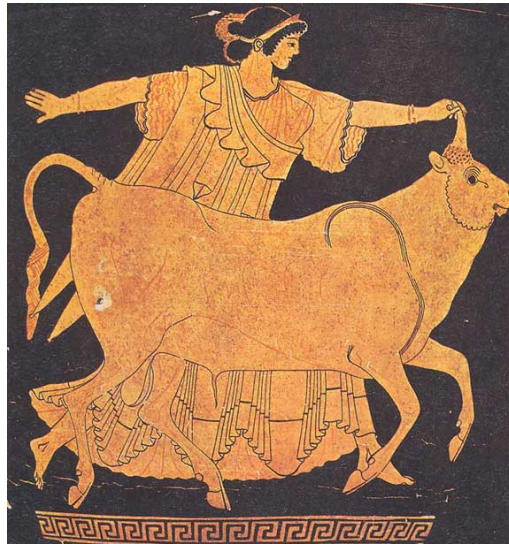
Fig. 2



Fig. 3 (Le Parlement européen)



Fig. 4 (Cratère, Tarquinia 480 av. J.-C.)



Index des auteurs grecs et latins

Achilles Tatius 1.10

Apuleius *Met.* 6.29

Herodotus 4.45

Hesiodus *Fr.* 140, 141 M.-W.

Homerus *Il.* 18.478 et s.

Horatius *Carm.* 3.27.25-75

Isidorus *Orig.* 14.4

Lucianus *DMar* 15 (*Zéphyr et Notus*)

Manilius, 4.681-695

Moschus *Εὐρώπη* 15, 19

Nonnus *D.* 1.45-139; 344-360

Ovidius *Met.* 2.836-875 ; 3.1-5

Fast. 5.603-618

Plinius *Nat.* 12.11

P. Oxy 1358 *Fr.* 1 col. 1.6 et s.

Sch. D à Il. 12.397, p. 392 van Thiel

Varro *L.* 5.5.31-32